



« Je veux simplement
rendre compte du monde »
Jed Martin

Michel Houellebecq

La carte et le territoire (Goncourt 2010)

par Danièle Masson

Chacun des grands romans de Houellebecq aurait pu obtenir le Goncourt. *Les particules élémentaires* pour leur dénonciation du rêve communautaire de 68, nouveau palier de l'individualisme qui fait des hommes des monades et un monde un désert : « *grand roman de la dissolution des liens* », disait Philippe Muray. *Plateforme* ou l'impasse du tourisme sexuel, qui s'achève par un attentat islamiste, prémonitoire de celui de Bali.

La possibilité d'une île ou le monde post-apocalyptique après l'utopie dangereuse du clonage humain sur fond de sectes millénaristes.

Dans *La carte et le territoire*, pas d'érotisme torride, pas d'islamophobie trop voyante, pas d'anticipation catastrophique. L'auteur s'essouffle-t-il ? A-t-il voulu écrire un roman plus consensuel, moins provocateur, digne en somme du Goncourt ? A-t-il suivi les conseils qu'il donnait naguère

à Marc Édouard Nabe : « *Si tu veux avoir des lecteurs, mets-toi à leur niveau ! Fais de toi un personnage aussi plat, flou, médiocre, moche et honteux qu'eux. C'est le secret !* »

Quoi qu'il en soit, comme il le dit lui-même : « *j'étais devenu une grande cause, comme les bébés phoques. Il fallait sauver le Goncourt de Houellebecq* ».

Un roman classique et insolite

Pourtant, il y a dans *La carte et le territoire* des insolences, des provocations, mais fugitives. On en retiendra l'exécution de Picasso : « *Picasso, c'est laid... il peint un monde hideusement déformé parce que son âme est hideuse* » ; celle de l'ultra gauche, dont « *les partis ne parviennent pas à séduire au-delà de leur clientèle habituelle de masochistes harpigneux* » ; le credo du personnage principal s'adressant au commissaire : « *je crois au mal... à la culpabilité, au châtiement* ». Et une curieuse fin anticipatrice





(le roman commence en 2010 et s'achève en 2030) : après plusieurs crises plus violentes que celle de 2008, la France s'en sort bien, redevenue agricole et touristique, riche de sa démographie, après une « *immigration... tombée presque à zéro* » depuis « *la réduction drastique des mesures de protection sociale intervenues au début des années 2020* ».

Reste un roman classique en sa structure – jeunesse, ascension, vieillesse et mort d'un peintre, Jed Martin – et insolite en son genre. Il commence par une histoire d'amour et s'achève en roman policier, et tous les personnages importants sont des avatars de Houellebecq qui se démultiplie en artiste, en enquêteur et se met en scène lui-même : Michel Houellebecq, comme vu par un autre, assassiné et enterré. Seul compte le regard ethnologue de l'auteur, à la fois distancié et traquant l'essence des êtres et des choses, comme Jed Martin « *traque l'essence des produits manufacturés* ».

Dans l'histoire d'amour comme dans le polar, Houellebecq s'amuse. Jed Martin tombe amoureux d'une belle russe – Olga bien sûr – très standardisée : « *elle correspondait parfaitement à l'image de la beauté slave telle que l'ont popularisée les agences de mannequins et les magazines après la chute de l'URSS* ». Quant à Houellebecq, il meurt décapité au rayon laser, son corps découpé en lanières éparpillées à même le sol : « *une assez médiocre imitation de Pollock* », commente Jed.

« *L'écrivain connu* » devenu « *support nutritionnel de nombreux asticots* », donne à l'auteur l'occasion d'un copier-coller sur la *musca domestica*, d'où le mauvais procès de plagiat. En fait, Houellebecq s'amuse à greffer sur son roman une « *littérature* » étrangère à la forme romanesque. Reste à savoir si le lecteur s'amuse autant que lui.

Une réflexion sur l'art

La réflexion sur l'art, si elle évite la dénonciation des artistes contemporains, n'en est pas moins décapante.


Le roman s'ouvre sur Jed Martin travaillant à son tableau Damien Hirst et Jeff Koons se partageant le marché de l'art. Tableau dont il déchire la toile ensuite, avec une rage qui est peut-être celle du romancier.

Car le dernier « cycle » de l'art de Jed Martin, « *le marché de l'art dominé par les hommes d'affaires les plus riches de la planète* » est la représentation, d'une manière figurative qui rappelle le réalisme stalinien, de ces hommes eux-mêmes, les producteurs après le produit.

Narcissisme et néant vont de pair : Konns a précédé Murakami à Versailles et, avec son « *inflatable rabbit* » par exemple, « *la pin gonflable en inox* », il cultive le kitsch apprécié par les nouveaux milliardaires sans culture. Damien Hirst privilégie le thème de la mort, corps en décomposition ou crânes incrustés de diamants.

Et dans un monde, écrit Houellebecq, où « *la valeur marchande de la souffrance et de la mort est devenue supérieure à celle du plaisir et du sexe* », « *Damien Hirst avait ravi à Koons sa place de numéro un mondial sur le marché de l'art* ». Tout devient produit culturel, Houellebecq et son clone Jed Martin eux-mêmes. Mais Jed fait aussi le portrait de l'écrivain et le lui offre. Et le personnage de Houellebecq sacrifié sur l'autel de l'argent, meurt en somme de ce que tous les deux ont préféré la gratuité du don à la spéculation financière.

D'autre part, Houellebecq emprunte à William Morris l'idée que l'art a commencé à dégénérer juste après le Moyen Âge : « *Dès le début de la Renaissance, il s'était coupé de toute spiritualité... pour devenir*



une activité purement industrielle et commerciale et les soi-disant grands maîtres de la Renaissance... se comportaient... comme les chefs d'entreprises commerciales : exactement comme Jeff Koons ou Damien Hirst aujourd'hui ».

Ce qu'il emprunte encore à Morris – qu'il aurait pu emprunter à Henri Charlier – c'est l'idée de continuité entre l'art et l'artisanat, et l'exigence de la beauté : « *tout homme devait être producteur de beauté* ». Affirmation insolite dans un monde où les « artistes » refusent la beauté, dont l'idée même, selon Leibowitz, relève d'un « *psychologisme faux et confus* ».

Au début du roman, Jed Martin se désole de ce que son plombier croate abandonne la plomberie « *artisanat noble* » pour retourner dans son Île de Hvar, et y ouvrir une entreprise de location de scooters de mer, à l'intention de « *petits péteurs bourrés de fric habitant rue de la Faisanderie* ».

La mort, l'amour, la relation au père

Et puis, plus profondément, Houellebecq nous livre une méditation sur la relation au père, sur la mort, et en creux, sur Dieu.

Quatre morts scandent le roman : celle de la grand-mère de Jed et son enterrement « *qui ne cherchait pas à escamoter la réalité du décès* ». Celle, tragique, du père. Architecte qui a sacrifié ses rêves et s'est spécialisé dans la réalisation de stations balnéaires clés en mains qui l'ont rendu riche, sans autre horizon à sa vie que le travail – « *mais qu'est-ce que je ferais ?* » – Jean Pierre Martin achève sa vie dans une sorte de « *mouvoir high-tech* » et refuse l'ավիւսսեմեմտ de la vieillesse en allant se faire euthanasier à Zurich. Ce qui donne à Houellebecq l'occasion d'une condamnation de l'euthanasie, « *régression de la civilisation* », de la crémation « *anthropologiquement impie* », et de ceux qui en tirent profit. En deman-

dant 5 000 € pour une euthanasie et une crémation qui en coûtent 50, la Suisse « *se fait des couilles en or* ».

En évoquant les relations difficiles du père et du fils, l'auteur fait songer à Michel Déon – qui l'attira un temps en Irlande – et à sa *Chambre du père*, à cette « enfance inachevée qui ne cicatrise jamais ».

On l'aura compris : le roman, plus que du plaisir et de l'amour, traite du vieillissement et de la fin. D'ailleurs, suggère l'enquêteur, le sexe est « *la lutte, le combat brutal pour la domination hasardeuse des coïts, l'élimination du rival* » ; analogue en somme à toute structure capitaliste. L'issue aurait pu être l'enfant. Jed Martin songe que « *le fils est la mort du père... mais pour le grand père le petit-fils est une sorte de renaissance et de revanche* ». Mais il n'y a pas d'enfants dans les romans de Houellebecq. Sans doute parce que les personnages ne sont pas amoureux de la vie, ou bien lui portent « *un amour hésitant* » : Jed Martin prit « *congé d'une existence à laquelle il n'avait jamais totalement adhéré* ».

La carte et le territoire

Les personnages de Houellebecq ressemblent au *Roquentin* de Sartre, que toute vie naturelle dégoûte, même celle des arbres : « *Cette racine était pétrie dans de l'existence... tous ces objets m'incommodaient* ». D'où des analogies curieuses : « *vue d'avion, la surface ridée de la mer ressemble à une peau de vieux en phase terminale* » D'où le désir de vivre le moins possible. Avec une autodérision surjouée, Houellebecq, en Irlande, déclare aimer l'hiver et ses journées courtes, détester le printemps et ses « *couchers de soleil interminables et magnifiques... comme une espèce de putain d'opéra* », et finalement passer les belles saisons occidentales en Thaïlande, au moment, là-bas, de la morte-



saison, mais qui offre tout de même au touriste sexuel « *des prestations très bonnes* ».

D'où, sans doute aussi, le premier cycle de Jed Martin : la photographie de cartes Michelin retravaillées sur ordinateur ; parce que l'art et la littérature, sont plus intéressants que la vie et la réalité.

Pourtant, il y a dans ce roman quelques envolées, presque lyriques ; évocation d'un coucher de soleil, « *il était impossible, ce soir-là, de nier une certaine beauté du monde* ». Éblouissement d'une nature vierge, qui est l'antithèse du tourisme et de ses plaisirs obligatoires, et du village certifié typique, « *figé dans sa perfection rurale à destination touristique... désert, paisiblement et comme structurellement désert* ». Souvenir amorti de *La possibilité d'une île*, « *c'était exactement ainsi que se présenterait le monde, se dit Jed, après l'explosion d'une bombe à neutrons intergalactiques* ».

« L'éloignement du visage de Dieu »

Houellebecq a fait à Finkielkraut la confiance que « *la possibilité de l'amour joue le rôle de la possibilité de l'existence de Dieu* ». Or, évoquant le ratage de l'amour par Jed Martin, Houellebecq use d'un vocabulaire qui pourrait s'appliquer à la grâce : « *Olga l'aimait se répéta-t-il... La vie vous offre une chance parfois mais lorsqu'on est trop lâche ou trop indécis pour la saisir, la vie reprend ses cartes... il n'y a plus de place pour l'enthousiasme, la croyance et la foi, demeure une résignation douce, une pitié réciproque et attristée, la sensation inutile et juste que quelque chose aurait pu avoir lieu, qu'on s'est simplement montré indigne du don qui vous a été fait* ».

Je crois que ce roman sera le dernier de Houellebecq. Peut-être reviendra-t-il à sa passion première, la poésie, où il parlait plus librement de Dieu : « Aujourd'hui je

reviens dans la maison du Père ». (*Le sens du combat*)

Dans *La carte et le territoire*, Dieu apparaît fugitivement. L'Église, écrit-il lors de la messe de funérailles de Houellebecq – qui « s'était fait très discrètement baptiser » – « a quelque chose à dire sur la mort ». Sur ses jeunes prêtres urbains, l'auteur jette un regard de compassion, presque de tendresse : « Héritiers d'une tradition spirituelle millénaire », ils allaient maintenant « d'un groupe de partage de l'Évangile à un atelier d'alphabétisation... humbles et désarmés... soumis à tous les tracasseries de la vie urbaine sans avoir accès à aucun de ses plaisirs », et constituaient pour Jed un sujet attirant, mais « déroutant et inaccessible ».

Même la parodie d'un article « mystique » sur l'œuvre de Jed Martin et son cycle des métiers sonne étrangement : « *Dieu était venu à présent plonger ses mains dans le cambouis afin que soit rendu hommage... à la dignité sacerdotale du travail humain* ».

Dérision, mais qui peut-être dissimule quelque chose de plus profond, comme le regret de ce qu'il appelait dans *Renaissance* « *l'éloignement du visage de Dieu* ».

Hideur et marchandisation de l'« art », crime crapuleux, euthanasie et crémation : autant d'indices de la chute de l'homme. Sans rédemption ? À moins d'être un histrion, Michel Houellebecq me semble réduit à une terrible alternative : Le suicide ou la conversion.

Danièle Masson